

Introduction et prière

Que nous demandions à l'Esprit Saint de nous éclairer pour que ce week-end soit fructueux pour vous comme pour moi, c'est toujours à double sens.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Seigneur, nous te demandons d'envoyer sur nous ton Esprit Saint d'amour, de paix, de louange et d'adoration, pour toujours découvrir le sens profond de ta Parole. Pour que celle-ci puisse nourrir notre intelligence, mais surtout descendre dans notre cœur, et qu'ensuite nous puissions la faire passer dans toute notre vie. Nous te le demandons par Jésus, le Christ, notre Seigneur.

Alors, tout d'abord, soyez les bienvenus. Merci de nous apporter le soleil ! En fait, il était déjà un peu là avant votre arrivée, mais c'était sans doute parce que vous l'aviez commandé. Voilà, ce temps est vraiment pour vous : un moment pour profiter de la nature, des lieux, mais aussi du rythme de la communauté qui prie. Nous vous associons bien sûr à notre prière.

Saint Benoît et le sens du Viatique

Vous savez qu'aujourd'hui, nous fêtons la vraie Saint-Benoît, parce que c'est ce qu'on appelle la dies natalis, c'est-à-dire le jour de sa mort, de sa naissance au ciel.

Saint Grégoire le Grand nous dit que Saint Benoît a su qu'il allait mourir six jours à l'avance. Vous savez que nous connaissons la vie de Saint Benoît, le père des moines d'Occident, par le grand pape Saint Grégoire, qui a écrit la vie de toutes sortes de personnages. Le deuxième livre de ses Dialogues est entièrement consacré à Saint Benoît. Il y discute avec son diacre Pierre — un homme un peu simple, on dira, qui pose des questions parfois un peu idiotes, mais qui permettent à Grégoire d'écrire des textes extraordinaires. Grégoire est mort en 604, au tout début du VIIe siècle, mais ce sont des textes d'une fraîcheur incroyable, qui n'ont absolument pas vieilli.

Saint Grégoire nous dit donc que six jours avant sa mort, Saint Benoît fait ouvrir son tombeau, celui qu'on avait préparé pour lui et dans lequel il avait déjà enterré sa sœur, Sainte Scolastique. Il annonce aux frères qu'il va mourir, et le sixième jour, il commence à décliner.

Pourquoi je vous dis ça ? Vous allez voir, il y a un lien direct avec notre sujet. Il se fait conduire à l'église et, là, il demande à recevoir le corps et le sang du Seigneur pour se préparer au grand passage. Ici, le

corps et le sang du Seigneur sont reçus comme Viatique. On en dira un tout petit mot tout à l'heure, de l'Eucharistie comme Viatique, parce que c'est une très belle chose. Dans les premiers siècles, on était très attentif au Viatique. C'est une notion qu'on a parfois un peu perdue aujourd'hui : on est très branché sur le sacrement des malades, ce qui est très bien, mais on oublie parfois le Viatique. Une Petite Sœur des Pauvres, amie de notre famille, a beaucoup travaillé cette question et a remis en valeur le Viatique, en particulier dans sa célébration commune et individuelle. C'est une magnifique réalité.

Saint Benoît fait donc cela : il se nourrit du corps et du sang du Seigneur pour le grand passage. Il avait promis aux frères absents qu'il leur ferait savoir quand il mourrait. De fait, deux frères qui étaient éloignés ont eu exactement la même vision : ils virent une route lumineuse qui allait de la cellule de Benoît, depuis le monastère, jusqu'au ciel. Un personnage tout étincelant s'adresse à eux et leur dit : « Savez-vous pour qui est cette route lumineuse ? »

Voilà, et donc on prie toujours pour que les moines puissent emprunter ce même chemin qui conduit directement du monastère au ciel — et pour nous tous aussi, en effet, car n'oublions jamais que les publicains et les prostituées nous précèdent dans le Royaume.

Le contexte du Carême et du Mystère Pascal

Votre curé avait souhaité que l'on puisse travailler la question de la présence réelle. Nous allons le faire. C'est un sujet délicat, je vais essayer d'être clair, mais je pense qu'il est capital de le restituer dans un contexte plus large.

Nous sommes actuellement en train de vivre le Carême. Ce soir, vous verrez que la croix sera voilée pour le temps de la Passion qui commence. Les deux dernières semaines de Carême correspondent au temps de la Passion, où l'on voile les croix. De plus, nous célébrons le Mystère Pascal, c'est-à-dire le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus. C'est cela que nous vivons dans chaque Eucharistie, qui est comme une fête de Pâques en réduction. Il est donc primordial de ne pas « chosifier » l'Eucharistie. Même lorsque nous faisons de l'adoration personnelle, il faut toujours la replacer dans le cadre de la célébration du mystère de la mort et de la résurrection de Jésus. C'est par là que je voudrais commencer ce matin, avant d'aborder la présence réelle.

Dans les premiers siècles, la fête de Pâques est évidemment devenue le centre de l'année liturgique. C'est le Mystère. Quand vous demandez aux enfants au catéchisme quelle est la fête la plus importante, ils vous répondent Noël. Et si on est tout à fait honnête, c'est parfois un peu notre cas aussi. Mais la fête la plus importante, c'est Pâques, bien sûr ! Très vite, dans l'Église ancienne, cette fête était tellement centrale qu'on a commencé à la préparer par un temps qui, petit à petit, s'est étendu à 46 jours (40 jours de jeûne plus les dimanches). Puis, on l'a prolongée par un temps de fête de 50 jours. En réalité, il faut bien avoir en tête que ces 96 jours forment une unique unité.

C'est essentiel, parce que l'on risque parfois de vivre le Carême comme quelque chose de purement difficile. Nous allons voir que ce n'est pas le cas : c'est le temps de la joie par excellence. On imagine souvent qu'au jour de Pâques, tout s'arrête et qu'on passe à autre chose. Pas du tout ! Du Mercredi des Cendres au dimanche de la Pentecôte, ces 96 jours forment un tout, un unique mouvement : le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus, que nous vivons ensemble dans l'Eucharistie.

L'itinéraire de l'Exode et la figure du Baptême

On a choisi le chiffre de 40 jours parce qu'il est hautement symbolique dans l'Écriture. Avant d'être les 40 jours de Jésus dans le désert, ce sont d'abord les 40 ans du peuple d'Israël dans le désert après la sortie d'Égypte. Très tôt, l'Église primitive a relu le livre de l'Exode qui raconte cela. Juste avant, vous avez le livre de la Genèse qui se termine par l'histoire extraordinaire de Joseph. Joseph est vendu par ses frères et, mystérieusement, providentiellement, il devient le sauveur de ceux qui l'ont vendu. Évidemment, cela vous fait penser au Christ : celui qui sauve ceux qui l'ont tué. En étant prévoyant, Joseph gère les sept années d'abondance puis les sept années de famine. Ses frères viennent, finissent par le reconnaître, et il leur permet de survivre. Il devient le salut de ceux qui avaient pourtant voulu le tuer. Puis arrive un nouveau pharaon qui n'a pas connu Joseph, trouve que les Hébreux deviennent trop nombreux, et commence à les réduire en esclavage.

Le livre de l'Exode, qui raconte la sortie d'Égypte, raconte en fait notre propre vie. Les premiers Pères de l'Église, mais aussi les auteurs spirituels jusqu'à Saint Jean de la Croix, ont repris tout cet itinéraire

de l'Exode comme le chemin de chacun d'entre nous. Je vous invite vraiment, à l'occasion, à relire ce livre qui se lit très facilement, car il est plein d'aventures extraordinaires. En vous l'appropriant, mettez-vous à la place du peuple.

L'histoire commence par la libération du peuple en esclavage. Le peuple est libéré par Dieu en passant à travers la mer Rouge, ce qui est une figure du baptême. Tout ce que je vous dis pour l'instant nous prépare à ce que nous allons voir sur l'Eucharistie, car tout est lié. Que se passe-t-il dans la traversée de la mer Rouge ? Cette eau est comme le baptême : elle est le salut du peuple d'Israël qui passe à travers, mais elle cause la perte de Pharaon, de ses chars et de ses guerriers, qui sont les symboles de Satan et de toute son armée. C'est toute l'ambiguïté de l'eau dans l'Écriture : elle est à la fois symbole de vie et de mort. Symbole de vie pour les disciples de Dieu, et symbole de mort pour le mal. Le baptême est ainsi notre libération du péché originel.

Ensuite, le peuple arrive dans le désert pour une période que Dieu avait prévue de 40 jours avant d'entrer en Terre Promise. Mais comme le peuple a désobéi, Dieu a dit : « Chaque jour vaudra pour une année ». Les 40 jours sont donc devenus 40 ans. Aucun de ceux qui sont sortis d'Égypte n'entrera dans la Terre Promise, sauf deux qui sont restés fidèles : Josué et Caleb. C'est une histoire de désobéissance permanente à la voix de Dieu. Même Moïse, qui a fait sortir le peuple, demande quatre ou cinq fois à Dieu : « S'il te plaît, laisse-moi au moins entrer. » À la fin, Dieu lui dit : « Terminé, je ne veux plus que tu m'en parles ! » C'est extraordinaire dans l'Exode. Moïse monte sur le mont Nebo, voit de loin la Terre Promise, et meurt sans y entrer. C'est Josué, son disciple, qui va y faire entrer le peuple.

Pour y entrer, ils doivent de nouveau passer à travers l'eau, cette fois-ci le Jourdain. C'est un autre symbole : celui de notre mort. Le peuple d'Israël traverse d'abord la mer Rouge par le baptême, passe toute sa vie dans le désert — qui représente notre vie ici-bas avec toutes ses mésaventures quotidiennes —, puis repasse à travers l'eau de la mort pour entrer dans la vraie Vie.

Tout au long du chemin, le peuple manifeste une profonde ambiguïté. Ils ont pourtant vu les dix plaies d'Égypte. Mais quand Moïse commence à s'occuper de leur libération, Pharaon se durcit et double leur charge de travail. Le peuple dit alors à Moïse : « Pourquoi es-tu venu ? On était bien tranquille en Égypte, qu'est-ce que tu es venu faire ? Maintenant, c'est bien pire qu'avant ! » À travers Moïse, Dieu

ne cesse de répondre : « Attendez, le Seigneur s'occupe de vous, il va vous donner des signes », et il donne ces miracles. Puis le peuple sort, il a faim, et il se plaint : « On aurait tellement mieux fait de rester en esclavage, au moins on avait des marmites de viande, des concombres, des melons et des tomates ! » Vous voyez notre propre ambiguïté intérieure ? Le Seigneur nous a libérés du péché, mais nous préférons parfois l'esclavage du péché à la liberté, parce qu'il nous donne des satisfactions matérielles immédiates. Pourtant, il n'y a aucune commune mesure entre la liberté et l'esclavage.

Relisez ce livre en vous mettant à la place du peuple. Ils ont vu des miracles à la pelle.... Puis, à la moindre épreuve, on se dit : « C'est impossible ». Et le Seigneur nous répète : « Rappelle-toi tout ce que j'ai fait pour toi. »

Le mouvement de la Kénose et la sacramentalité

Il y a tout cela derrière l'Eucharistie. Notre vie, décrite par le livre de l'Exode, est centrée sur ce double passage de l'eau. Le premier passage, c'est la libération pour le peuple et la mort pour Pharaon. Le second passage, dans le Jourdain, est une mort apparente, mais c'est en réalité l'entrée dans la vie.

Nous retrouvons ce mouvement de mort et de résurrection, cette descente et cette remontée, dans l'hymne de l'Épître aux Philippiens (chapitre 2), un texte que vous connaissez parfaitement et que nous lisons pendant la Semaine Sainte, des Rameaux jusqu'à Pâques
« Lui qui est de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti lui-même, prenant la condition de serviteur. Il devint obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. »

Voilà la descente.

« Voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au ciel, sur la terre et aux enfers, tout genou fléchisse et que toute langue proclame la louange de Dieu. »

C'est une véritable parabole géométrique : un mouvement de descente qui atteint son point le plus bas avant de remonter. L'Église a voulu que, physiquement, les catéchumènes vivent ce cheminement dans le baptême. Pendant les premiers siècles, le baptême se faisait par

immersion : on descendait au fond de la piscine, on était plongé trois fois au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et on remontait les marches de l'autre côté pour manifester la résurrection.

Par la vertu de la mort et de la résurrection de Jésus, ce passage à travers l'eau du baptême est une participation réelle à son mystère. Ce n'est pas un simple symbole ou un simple signe ; c'est un sacrement, c'est-à-dire un signe au sens fort, un signe qui produit ce qu'il manifeste.

La définition du sacrement implique toujours un élément physique — la matière — et une parole — la forme. Pour la confession, la matière est l'aveu des péchés ; pour le mariage, c'est l'échange des consentements ; pour le baptême, c'est l'eau. La parole vient sceller et donner sa forme à cette matière. C'est cela qui fait le sacrement.

Quelle est la différence entre un sacrement et un simple symbole ? Un drapeau français, par exemple, est le symbole de la France, mais ce n'est pas le territoire français en lui-même. L'Eucharistie et le baptême, en revanche, ne font pas que nous évoquer Dieu ou la mort et la résurrection du Christ : ils les rendent réellement présents et actuels. La parole prononcée n'est pas une parole humaine ordinaire, c'est la Parole même de Dieu, vivante, efficace et plus acérée qu'un glaive à deux tranchants. Ainsi, même si nous n'avons reçu que trois petites gouttes d'eau sur le front lors de notre baptême, l'efficacité est rigoureusement la même que par immersion. Dès lors qu'il y a cette plongée avec les paroles de l'Évangile — « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » —, cette parole nous fait participer réellement à la mort et à la résurrection du Christ.

L'Eucharistie : Contemporains d'un acte éternel

Cette mort et cette résurrection du Christ, nous la vivons également dans l'Eucharistie. À chaque messe, nous rendons actuels et efficaces la mort et la résurrection du Christ. Cela ne signifie pas que le Christ meurt à nouveau devant nous. On dit souvent que lorsque l'on assiste à la messe, on est au pied de la croix. C'est vrai et faux à la fois.

C'est faux au sens où l'Épître aux Hébreux nous dit qu'il est mort une fois pour toutes (ephapax).

Ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus, la mort n'a plus de pouvoir sur lui. La mort est l'ennemie de Dieu, et le Christ l'a vaincue définitivement. Il n'y a donc pas de réactualisation au sens où le Christ mourrait à chaque messe.

En revanche, il y a une éruption de notre part dans un événement qui est éternel. Nous avons souvent l'impression, parce que nous nous mettons toujours au centre, que c'est le Christ qui se rend présent à nous dans notre temps. Mais la mort et la résurrection du Christ, étant des actes divins, appartiennent à l'éternité. C'est un acte unique qui demeure éternellement présent. À la messe, c'est nous qui sommes élevés et rendus contemporains de cet acte éternel. Ce n'est pas un phénomène de descente, c'est un phénomène d'élévation de notre part. C'est l'image la plus exacte et la plus parlante : nous devenons présents à un acte qui ne s'arrête jamais.

Dans l'Eucharistie, il est fondamental de faire le lien avec ce que nous allons célébrer pendant le Triduum Pascal. La liturgie déploie sur quatre jours (Jeudi, Vendredi, Samedi et Dimanche) un mystère qui est pourtant unique. Elle nous fait revivre chronologiquement ce que le Christ a vécu historiquement. Pourquoi cette chronologie ? C'est Saint Jean qui a le mieux respecté le déroulement historique des faits. Jean nous dit que le Christ est mort au moment précis où l'on immolait l'agneau pascal pour préparer la fête. Les synoptiques (Matthieu, Marc, Luc) présentent les choses un peu différemment en disant que Jésus a célébré le repas pascal la veille avec ses disciples, au cours duquel il a transformé le pain et le vin en son corps et son sang. En réalité, cette contradiction n'est qu'apparente, et l'histoire montre que Jean a raison sur la chronologie. Mais le sens profond est identique : Jean insiste sur le fait que Jésus meurt au moment de l'immolation des agneaux parce que le véritable agneau, c'est Lui. Dans l'Exode, le sang de l'agneau sur les portes protégeait les Hébreux de l'ange exterminateur. Désormais, la signification va beaucoup plus loin : le sang du Christ nous protège d'un exterminateur bien plus grave que Pharaon, à savoir le mal, le diable et le péché. Le repas du Jeudi Saint anticipe sacramentellement ce qui va se passer le vendredi sur la croix. C'est le même et unique sacrifice, mais vécu sous un mode non sanglant. Lorsque Jésus dit « Ceci est mon corps livré pour vous, ceci est mon sang versé pour vous », l'efficacité de ses paroles divines actualise à l'avance le don suprême du lendemain.

Perspective trinitaire et Corps Glorieux

Pour bien comprendre la présence réelle, il faut faire un effort de théologie trinitaire. L'Église catholique nous enseigne que la Trinité

tout entière agit toujours de concert dans ses œuvres extérieures (ad extra). Cependant, par commodité et cohérence théologique, la tradition attribue certaines œuvres à une personne magnifique. Au Père, qui est l'origine logique et éternelle de tout dans la Trinité, on attribue la Création. Au Fils, qui est engendré par le Père de toute éternité, on attribue la Rédemption et l'Incarnation (seul le Fils s'est incarné, mais l'œuvre de la Rédemption est commune aux trois personnes). À l'Esprit Saint, on attribue la Sanctification, que l'on invoque notamment lors de l'épiclese, ce moment où le prêtre étend les mains sur les dons.

Il faut absolument rejeter l'ancienne imagerie non chrétienne (que l'on retrouvait parfois dans certains cantiques comme Minuit, chrétiens) qui présentait un Dieu le Père en colère, exigeant le sang de son propre Fils pour apaiser son courroux. C'est une vision fautive. La Trinité entière est d'accord et impliquée dans le salut par amour.

Le Père, qui est pur amour de don (Agapè), se donne totalement au Fils en l'engendrant. Le Fils, parfaitement égal au Père, lui retourne cet amour de manière absolue. Cet échange total et éternel, c'est l'Esprit Saint. Par le mystère de l'Incarnation, le Fils a pris un corps semblable au nôtre, et il le garde pour l'éternité. Dieu ne s'est pas fait homme pour seulement 33 ans ; le Christ ressuscité est monté au ciel avec son corps glorieux. Et c'est précisément ce corps glorieux, totalement divinisé et spirituel, que nous recevons et adorons dans l'Eucharistie.

Concernant l'Ascension, on imagine parfois que Jésus s'est caché sur terre pendant 40 jours avant de monter au ciel. Benoît XVI explique très bien qu'en réalité, Jésus est entré dans la gloire du Père dès sa Résurrection. Les 40 jours correspondent simplement à une période d'apparitions pédagogiques, l'Ascension étant la dernière d'entre elles. C'est l'Esprit Saint qui a ressuscité le corps de Jésus pour le rendre absolument spirituel.

Lorsque vous êtes en adoration devant le Saint-Sacrement, vous n'êtes pas simplement devant une image ou une icône qui vous fait penser à Jésus. Ce corps que vous adorez, c'est le corps glorieux de Jésus : celui qui a souffert, qui est mort, qui est ressuscité, qui siège au cœur de la Trinité et qui se donne à nous totalement.